

Henri Copin

Voie royale, Dieux rouges, Beautés aux dents limées

Trois regards littéraires sur ceux que l'on appelait les Mois¹

A Bernard Bourotte

« en ce carré de jungle sauvage »

Dorgelès, Route des tropiques

Les premiers Indochinois sont aujourd'hui menacés de disparition. Les invasions, les guerres successives, les centralismes politiques, l'uniformisation culturelle, les contraintes de l'économie mondialisée auront eu raison de ces très anciennes populations qui vivaient leur liberté dans les montagnes, au sein d'une nature grandiose. Cette liberté, farouche, voire indomptable, leur façon de vivre singulière, nomade et collective, leur rapport à la jungle, aux bêtes sauvages, à la mort et aux esprits, ont pourtant donné naissance à des légendes, et, dans la littérature de l'époque coloniale et post coloniale, à un imaginaire puissant et contrasté. Il est possible d'en suivre la genèse, et intéressant de voir comment il se structure autour de représentations différentes, voire opposées, de ces tribus, avec les enjeux qui s'y rattachent. Trois auteurs y ont contribué, que la date de 1923 réunit : Malraux, avec *La Voie Royale*, Jean

¹ Texte paru précédemment dans *Les Carnets du Vietnam* en 2007. Henri Copin est l'auteur de *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954. Exotisme et altérité*, Paris, L'Harmattan, 1996. Ndlr.

d'Esme avec *Les Dieux Rouges*, et Dorgelès avec *Sur la Route mandarine, Route des Tropiques*, et *Chez les beautés aux dents limées*.²

Jadis, on les appelait, de façon imprécise et globale, Thos au nord du Vietnam, Moïs, au centre et au sud. Puis, comme ce dernier terme veut dire « sauvages », on en a trouvé d'autres, plus ou moins satisfaisants. Proto-Indochinois, parce qu'ils étaient là bien avant les Viets. Mais l'expression est lourde et malsonnante. Ou alors : minorités ethniques. Avec une cinquantaine d'ethnies, elles représenteraient quelque 10 % de la population vietnamienne. Et elles y sont de plus en plus minoritaires, en effet. Ou encore : Montagnards (Highlanders, pour les Américains), ou Peuples des Montagnes. C'est en effet le principal point commun à ces ethnies éparpillées sur des hauteurs variables, chevauchant les frontières du Vietnam, du Laos et du Cambodge.

Elles partagent d'autres caractéristiques, qui façonnent une culture et constituent peut-être une identité de Montagnards. Un livre récent, *Jarai*, dont il a été rendu compte ici même³, en recense les principaux traits : la forêt, les génies, la magie, les modes de culture, le sacrifice du buffle, la jarre partagée, l'habitat sur pilotis, l'artisanat sophistiqué, l'absence d'écrit, et une riche littérature orale. Signe des temps, le musée du quai Branly leur fait une place dans ses vitrines tamisées.

Mais avant de devenir un objet muséal, les Moïs – reprenons ce terme, sans visée péjorative, juste pour retrouver une consonance d'époque – ont été les occupants du Centre mal connu de la Péninsule indochinoise. « Les derniers relevés cartographiques de la période coloniale portent encore les taches blanches de l'inexploré et de l'insoumis » rappellent les auteurs d'*Indochine, la colonisation ambiguë*.⁴ Sauvages, donc. Ce qui veut dire, d'abord : habitants de la forêt, de la « sylve », comme on aime à écrire, dans les romans exotiques démodés. *Nous avons mangé la forêt* : tel est le titre que l'ethnologue Georges Condominas choisit pour sa « chronique de Sar-Luk, village Mnong-Gar, tribu proto-indochinoise des Hauts-Plateaux du Vietnam central ».⁵

² 1923 : arrivée de Malraux et de Dorgelès en Indochine, parution des *Dieux Rouges*.

³ Bertrand Goy ; Jean-Yves Coué, *Jarai : arts de la guerre et de mort chez les montagnards d'Indochine, mémoires françaises*, Paris, Les Indes savantes, 2006.

⁴ Pierre Brocheux ; Daniel Hémerly, *Indochine, la colonisation ambiguë*, Paris, La Découverte, 1995, p. 192.

⁵ Georges Condominas, *Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôo : chronique de Sar Luk, village Mnong Gar*, Mercure de France, 1957 ; Flammarion, 1982, (coll. «Champs») ; Arles, Actes

Donc, ces « sauvages » ont pour domaine la forêt, qui est pour eux vie, refuge et protection. Pour les gens des plaines en revanche, Viets ou Européens, ce milieu signifie fièvre, insalubrité, mauvais génies, miasmes, morbidité, maléfices. C'est d'ailleurs sur cette note sinistre que Boissière ouvre sa nouvelle intitulée *Dans la forêt* : « Nous ne sortirons plus de la forêt, [...] nous n'en sortirons plus jamais ; nous sommes marqués pour y mourir ».⁶ La jungle ! C'est là, sans doute, que naît l'une des sources du mythe moï, au cœur de ce milieu naturel qui fonde, dans le plan de l'imaginaire, les grandes oppositions plaine-montagne, sauvagerie-civilisation, Viets-Moïs, religion-superstition, rationalité-magie, et aussi riz de rizières-riz de montagne.

Comment s'élabore ce mythe ? Tentons de le suivre, à la trace. Au départ, des éléments du réel, d'où émergent ensuite des événements ou des destins hors du commun, qui sont enfin transfigurés par la rencontre avec des créateurs, lesquels l'incorporent à leur propre vision.

Première étape : pour s'aventurer dans cette jungle, on trouve d'abord des missionnaires, tels ceux qui, dans la seconde moitié du XIX^e fondent à Kontum la « Mission des Sauvages », chez les Bahnars, ou qui s'installent durablement tels Dourisboure ou Guerlach (35 années pour l'un, et l'autre 29). On rencontre aussi des explorateurs, des militaires, Cupet, Malglaive, et Odend'hal, membre de la mission Pavie. Enfin des civils, explorateurs eux aussi, aux mobiles divers, Yersin (médecin), Bel (polytechnicien) ou Adhémar Leclère (Résident supérieur). Chacun, avec son regard et ses enjeux, ses notes, ses observations, les objets rapportés, contribue à la connaissance des Rhadés, des Stiengs, des Jaraïs, et autres Bahnars, avec qui il noue des relations. L'apport principal, monumental, reste celui de Maître, au début du siècle dernier. Au terme de cinq années d'exploration de la région du Darlac, il publie *Les Jungles Moï* (1912) qui reste longtemps l'ouvrage de référence. Toujours la forêt.

Sud, 2006. Manger la forêt, c'est la brûler pour l'essartage ; c'est aussi ce qui permet de se retrouver dans le calendrier, selon la forêt, explique l'auteur.

⁶ Jules Boissière, *Fumeurs d'opium*, Flammarion, 1896, réédité ensuite en 1909, 1919, 1924 et 1926 ; nouvelle réédition en 2005 aux éditions Kailash.

Parmi ces précurseurs, aux motivations diverses – prosélytisme religieux, enjeux politiques dans les confrontations de pouvoir entre la France, l'Angleterre et le Siam où les populations moï sont un élément de contrôle du territoire, perspectives économiques enfin - trois offrent des destins exceptionnels, qui deviennent légendes.⁷

D'abord, Prosper Odend'hal. Sorti de Saint-Cyr, arrivé au Tonkin en 1889, rattaché à la mission Pavie, il commence par passer une année en région moï, avant d'y effectuer plusieurs missions topographiques. Dans un récit publié en 1894, dans la *Revue indochinoise*, il décrit un endroit où avait eu lieu une bataille entre deux tribus moïs, berges criblées de flèches, rochers teints de sang, bûcher où l'on a brûlé les corps des ennemis après leur avoir dévoré le foie et les poumons. Nommé Résident à Phanrang, passionné par l'histoire et la civilisation des Cham, il devient correspondant de l'Ecole française d'Extrême-Orient, apprend le sanscrit. Une mission le conduit chez les Jaraïs, qu'il trouve « méfiants et sourdement hostiles ». Il cherche alors, avec obstination, à retrouver une épée sacrée légendaire détenue par un sorcier jaraï, appelé le Sadète du feu, qui refuse le contact. Après avoir obtenu une première entrevue avec un autre sorcier, le Sadète de l'eau, il se rend à une nouvelle invitation de ce dernier, qui le reçoit entouré d'hommes, sans armes. C'est un traquenard. On retrouvera le cadavre d'Odend'hal et celui de son interprète, transpercés, brûlés, les Jaraïs enfuis.⁸

Le destin d'Henri Maître n'est pas moins exceptionnel. Coureur de brousse, écrivain vagabond, « Frère aîné des Moïs »⁹, il arrive en Asie très jeune, et, entreprend, pour le compte des services civils de l'Indochine, d'explorer le sud de la Péninsule, puis les pays moï. L'enjeu est d'établir les frontières, de trouver où créer un centre administratif qui permette de pacifier durablement une région insoumise, de repérer un trajet pour une ligne de chemin de fer reliant le sud et le nord. Maître est un explorateur audacieux, énergique, habile, courageux. Esprit curieux et méthodique, il se révèle aussi géographe, historien, ethnologue. Et surtout, les deux livres qu'il tire de ses

⁷ Les informations qui suivent s'appuient en partie sur le dossier de Walter G. Langlois sur *La Voie Royale* dans Malraux, *Œuvres complètes*, t. I, La Pléiade, Gallimard, 1989.

⁸ Selon l'historien des Moïs, Bernard Bourotte, la mort d'Odend'hal fournit un prétexte à l'occupation du haut pays par la France, qui s'assure ainsi sa possession. « Essai d'histoire des populations montagnardes du Sud indochinois jusqu'à 1945 », *Bulletin de la Société des Etudes indochinoises*, 1955, cité par W. Langlois dans le Malraux de la Pléiade.

⁹ Comme dit Dorgelès, dans *Route des Tropiques*, Albin Michel, 1944, p. 129.

explorations, en 1907 et 1912¹⁰, révèlent un écrivain, sensible, à la fois lyrique et lucide. Il chante la joie d'être libre dans la forêt, de façon « absolue, infinie » avec le « pénétrant orgueil qui dilate l'âme des découvreurs ». Mais, se posant en protecteur, il s'interroge aussi, sans illusion, sur le devenir des Moïs « qui vont disparaître ; dans quelques années, ils seront civilisés, par conséquent perdus, moralement, et physiquement pourris et gangrenés ». Une fin tragique l'attend, qui rappelle celle Odend'hal. Attiré, sans armes, dans un guet-apens par un chef criminel qu'il poursuit, Pe Tran Long, il est massacré, avec ses miliciens, puis brûlé avec eux. C'était le 1^{er} août 1914. Il y avait mieux à faire qu'à pleurer quarante morts. On l'oublia, pour un temps.

Enfin, voici le flamboyant et dérisoire Auguste-Jean-Baptiste-Marie David. Il arrive en Cochinchine en 1865, et se fait appeler baron David de Mayréna. Quelques années plus tard, ayant fait la guerre de 70 en France, beau parleur, belle prestance, il convainc les autorités d'Indochine de l'envoyer en mission en région moi, vers Binh Dinh, pour établir une confédération de tribus, sous protection française, comme venaient de faire les missionnaires de Kontum. Il s'assure l'appui de ces derniers, et regroupe à son tour une confédération des Sedangs, dont il se fait reconnaître « Tonul-Tom » (président) et rédige la constitution. Article 10 : Le Tonul-Tom est nommé à vie. Puis il devient roi, après diverses épreuves dont un combat au sabre contre un jeune guerrier. Il s'appelle désormais Marie 1^{er}, Roi des Sedangs. Article 2 de la Constitution du royaume sedang : M. de Mayréna portera le titre d'Agna, c'est à dire Roi, chef suprême. Article 3 : la royauté est héréditaire.¹¹ Il vit avec son épouse Ahnaïa, princesse cham, et sort précédé de son guidon « bleu à trois marguerites blanches ». Mais l'entretien d'une cour, fût-elle au cœur de la jungle, exige des fonds. Le Roi tente en vain de monnayer ses territoires à la France, qui fait la sourde oreille, et refuse de le reconnaître. A défaut, il réussit à vendre, en métropole puis en Belgique, où il se rend et où il fait largement connaître ses exploits, réels et imaginés, quelques titres des ordres qu'il a fondés : Ordre Royal Sedang, Ordre de Sainte-Marguerite, Ordre du Mérite

¹⁰ Henri Maître, *Les régions moi du Sud indochinois*, 1907 ; *Mission Henri Maître (1909-1911) Indochine sud-centrale : les jungles moi*, 1912. [Le premier ouvrage est disponible à la réimpression chez Reink Book edition, 2014. Ndlr.]

¹¹ Selon M. Soulié, *Marie 1^{er}, Roi des Sedangs*, Marpon, 1927 ; cette constitution, publiée par *Le Courrier d'Haiphong*, fut signée et acceptée par 42 villages et 25000 habitants mâles.

Sedang. Empêché par les autorités françaises de rejoindre son royaume, il échoue dans un îlot, près de Singapour. Une piqûre de serpent met fin à ses jours.

Mais pas à sa légende. Elle croît et embellit, au fil de récits, d'articles et de livres. *Conquistadores et roitelets*¹² la mentionne, dès 1906, parmi celles d'une vingtaine d'aventuriers conquérants. Elle frappe le jeune Malraux, avant même son arrivée en Indochine en 1923 pour les aventures cambodgiennes que l'on sait. Il écrit dans *La Voie royale* : « Mayréna était très brave... Vous savez qu'il est devenu roi en combattant deux chefs sedangs au sabre, et il a tenu quelque temps en pays jaraï... ce qui n'est pas très facile... ». Il explique aussi, dans les *Antimémoires*, l'intérêt qu'il portait à ces aventuriers, soldats, archéologues, dont les exploits mythiques circulaient encore, à l'heure de l'absinthe, au Continental à Saïgon... Mayrena est bien « à l'origine de ma *Voie Royale* », comme « type de hors-la-loi, de héros négatif ».¹³ En fait, ce personnage de l'aventurier roi (l'expression est de Malraux) est le fruit de la rencontre avec les romans anglo-saxons, qui renouvellent le genre du roman d'aventures, de Kipling (*L'Homme qui voulut être roi*), Stevenson, London, et surtout Conrad. *Au cœur des ténèbres* est particulièrement apprécié, dans les années 1925, des auteurs de la NRF. Pierre Mac Orlan souligne la portée et l'intérêt d'une œuvre qui « se sert de l'exotisme pour broder son sujet, [...] offrant aux personnages un champ d'action illimité ».¹⁴ Autant dire qu'il dégage ainsi la portée philosophique du roman d'aventures exotiques, transformé par ces apports.

Ce qui est aussi le projet de Malraux dans *La Voie Royale*. En apparence, cela pourrait passer pour un roman d'aventures exotiques. En fait, il s'agit de raconter l'aventure comme une expérience métaphysique. Ou comme le cheminement initiatique au long d'une Voie qui mène à la découverte (des statues que cherche le jeune archéologue Vannec), au royaume (que veut retrouver l'aventurier Perken), à la liberté (qu'a perdue Grabot, aveugle et esclave des Stiengs). Les trois protagonistes de ce

¹² Marc Villiers du Terrage, *Conquistadores et roitelets : rois sans couronnes*, Paris 1907 ; Jean Marquet, *Un aventurier du XIX^e siècle : Marie I^{er}, roi des Sedangs (188-1890)*, Hué, 1927. [Le premier ouvrage est disponible à la réimpression, 2012, chez General Books. Ndr.]

¹³ Pour plus de précisions, consulter le dossier de Walter Langlois, dans Malraux, *Œuvres complètes*, t. I, La Pléiade, p. 1148 à 1152.

¹⁴ Pierre Mac Orlan signe, en 1920, un fort caustique *Petit manuel du parfait aventurier*, éditions de la Sirène, coll. «Les Tracts» ; réédité en 2009 par les éditions Sillage, Paris.

roman, sous différents aspects, figurent l'homme qui s'éprouve face à la mort, la peur, la torture, la sauvagerie, bref face à son destin. L'homme comme aventurier affronte la jungle de ses pulsions et de ses terreurs. On ne développera pas ici, car ce n'est pas le projet, l'analyse des personnages qui empruntent des traits à Odend'hal, à Maître et Mayrena pour exprimer les interrogations de Malraux lui-même.¹⁵ D'autres l'ont déjà fait, et fort bien.

Mais pour en revenir à nos Moïs, ou plutôt aux Stiengs du roman, on notera simplement la représentation totalement négative qu'en donne Malraux, dès que ses héros pénètrent en leur territoire insoumis, donc interdit, sans cesser, du reste, de philosopher. Soudain, c'est « la sauvagerie avec son odeur de viande ». Elle est annoncée par les « lancettes de guerre » empoisonnées, fléchettes de bambou camouflées au ras de la piste, ou par les pièges de rotin tendus à hauteur de cou. Les Stiengs sont donc « sauvages », avec « des gestes précis de guêpe, des armes de mantes », ils répandent « l'épouvante, qui rôde auprès d'eux », tels « des chiens ou des loups » réunis en un « cercle de brutes », avec « des regards de brutes avides, des cous de chien tendus ». Des « sous-hommes ». Et ainsi de suite. S'il fut bien l'ami de Bernard Bourotte¹⁶, connu lors de son séjour au Cambodge, Malraux, semble-t-il, ne s'est jamais rendu en pays moï, et situe à dessein la tribu Stieng à un endroit qui n'est pas celui de son territoire réel, mais qui arrange sa construction romanesque. On aura compris qu'il use, en fait, d'une imagerie déjà fort décriée au moment où il écrit. Il fait endosser à ces Moïs la panoplie la plus exotique de la sauvagerie primitive, imprévisible, fourbe, rebelle à tout contact civilisé, fantasmée. Comme si d'Odend'hal, et de Maître, il ne retenait que les épisodes de bataille sanglante, de trahison, de crimes, afin de mettre en scène « l'irréductible humiliation de l'homme traqué par sa destinée », et l'affrontant malgré tout, en un ultime dépassement de soi.

Ainsi s'élabore, avec Malraux, une représentation (et une instrumentalisation) des Moïs en vrais sauvages. Cette représentation, forte et durable, puise ses racines, pour partie, dans *Au cœur des ténèbres*, que Malraux connaissait, et se prolonge dans

¹⁵ Le thème de l'aventurier roi est traité par Gilbert Soubigou, «Le regard littéraire sur l'aventurier-roi en Indochine, de Malraux à Schoendoerffer», *Plurial*, n° 3, 1992, p. 49-67 ; texte repris par Bernard Hue [édit.], *Indochine, reflets littéraires*, Rennes, P. U. de Rennes, Centre d'études des littératures et civilisation francophones, 1992, (coll. «Plurial», n° 3), p. 49-67; «L'aventurier roi, personnage oublié de la littérature exotique», *Carnets de l'exotisme*, n° 12, juillet-décembre, 1993, p. 7-16.

¹⁶ Qui deviendra ensuite l'un des meilleurs historiens des Moïs.

Apocalypse Now de Coppola, avec Kurtz-Brando régnant sur sa peuplade barbare. On retrouve d'ailleurs dans ce film une scène décrite par Odend'hal, des flèches criblant une berge d'arroyo. Quant à l'aventurier roi, il resurgit, plus tard, dans les romans de Schœndœrffer *Là-Haut*, et *L'Adieu au roi*. Quel sens donner à cette représentation partielle des Moïs, privilégiant la plus indicible sauvagerie ? Pouvoir arbitraire du créateur de mythe, utilisant les Moïs pour le bénéfice de ses interrogations intimes d'Européen ? Puissance d'une symbolique exotique, alors même qu'on décrie l'exotisme pour valoriser la littérature coloniale et sa mission de recherche de vraie connaissance ? Nostalgie ultime d'un monde vierge, à l'état natif, quand les dernières taches blanches de l'inexploré disparaissent des cartes ? Valorisation, inconsciente, voire involontaire, de la mission civilisatrice ? Ô ironie !

Cependant, la même époque, et les mêmes éléments documentaires peuvent aussi procurer une autre représentation des « sauvages », celle des *Dieux Rouges*, de Jean d'Esme.¹⁷ En épigraphe de son roman, l'auteur reproduit un extrait des *Jungles moiï*, où Maître affirme avoir recueilli à plusieurs reprises « cette curieuse histoire d'hommes sauvages, hôtes des forêts montagneuses, [...] qui seraient couverts d'une épaisse toison de poils roux. Ils sont devenus rares et on ne les rencontre plus. Toutefois, l'on tombe parfois sur les empreintes qu'ils laissent derrière eux, semblables à celles des autres hommes ». C'est sur cette double singularité, l'alliance d'humanité et d'animalité, et l'antériorité dans la frise de l'évolution, que Jean d'Esme développe un étonnant roman d'aventures coloniales fantastiques et de science fiction. Un jeune administrateur, juste débarqué, doit rejoindre un poste dans « le plus vilain coin de tout le Haut-Laos » et ramener le calme dans les tribus moiï de la région. Il découvre en fait, au fond d'une profonde vallée retirée, quasi inaccessible, une horde d'êtres préhistoriques, mi hommes mi bêtes, vivant plusieurs milliers d'années en arrière. Rappelons que *La Guerre du feu*, grand succès « préhistorique », paraît en 1911. *Les Dieux Rouges* en sont peut-être un rejeton indochinois. A relire aujourd'hui ce roman, on est frappé à la fois par un fatras colonial assez ridicule (« Par Confucius, par Bouddha » s'y écrit-on, avant de succomber à « la mortelle saveur, à l'âcre volupté » de l'opium), par une forme de naïveté narrative (les personnages de l'administrateur et de la pure jeune fille, le noble

¹⁷ *Les Dieux Rouges* paraît l'année où Malraux arrive en Indochine. [Jean d'Esme, *Les Dieux rouges*, Paris, La Renaissance du livre, 1923. – Jean d'Esme est le nom de plume de Jean Marie Henri d'Esmenard. Ndlr.]

missionnaire, le récit en flash-back), mais aussi par la réelle force visuelle de certaines scènes que l'on dirait écrites directement pour le cinéma. Au fond de leur vallée sans âge, *Les Dieux Rouges* attendent-ils leur Jean-Jacques Annaud ?

C'est encore en 1923, décidément, que Dorgelès débarque, comme Malraux. S'il n'est pas un créateur de mythes, Dorgelès est un exceptionnel observateur du réel, formé à l'école du journalisme, avec un talent de plume qui ménage à chaque ligne la surprise de la chose vue, inattendue et juste. Relu aujourd'hui, *Sur la Route mandarine*, paru en 1925, a fort bien vieilli. Ce reportage donne à voir et à comprendre les mutations de l'Indochine des années vingt. Il se termine par un chapitre, «Chez les Moïs», empreint de pessimisme : « Quand je repense au pauvre pays moï qui va mourir, [...] je rêve d'une main enchantée qui déposerait un grand bol de riz cuit, pour arrêter les génies gloutons ». Quels génies ? tous ceux qui convoitent les richesses des territoires moïs, et vont les dépouiller, déjà à l'œuvre. Il ironise : « Spoliation ? Non pas ! Mise en valeur, expansion coloniale... Civilisation ».

C'est que Dorgelès s'est pris de passion pour ce peuple : « Jamais je ne devais rien voir d'aussi attachant que ce pays moï où je venais de pénétrer. Celui qui a foulé une fois la terre rouge du Darlac ne peut plus l'oublier ». Bien plus, il plaide en leur faveur : « Certains s'étonnent de voir ces primitifs rester hostiles, craintifs, effarés. Moi je suis émerveillé qu'ils ne le soient pas plus ». *Chez les beautés aux dents limées*, puis *Route des Tropiques* reprennent et approfondissent le plaidoyer. Dorgelès raconte la vie quotidienne, la poésie, la justice et les palabres chez les Moïs, dévoilant ainsi toute une culture.¹⁸ Il complète l'histoire des découvreurs en racontant celle du Résident Sabatier, continuateur de Maître. Protecteur intraitable des Moïs, contre tous les appétits, il œuvre 14 ans durant pour « guider, soutenir cette race hagarde qui chancelait au bord de son destin ». Et en 1926, il convainc tous les chefs d'assister à une grande assemblée, et d'adhérer ensemble au Serment du Darlac. Liberté et protection pour eux et pour leurs terres, garanties par la France ! Ils touchent le bracelet sacré, en signe d'accord. Mais le destin devait aussi frapper Sabatier, comme ses prédécesseurs. Encore un traquenard ! Tendue par la France protectrice, qui quelques mois plus tard annule tous les traités, et

¹⁸ *Chez les beautés aux dents limées* date de 1930. *Route des Tropiques*, paru en 1944, est dédié à sa sœur et au mari de celle-ci, le Commandant Messire « aux côtés de qui elle vécut chez les Moïs ».

Henri Copin : «Voie royale, Dieux rouges, Beauté aux dents limées :
trois regards littéraires sur ceux que l'on appelait les Moï»

concède les terres à des sociétés qui vont les exploiter sans scrupules. « C'est la ruée, on s'arrache le Darlac en concessions. A moi le caoutchouc ! A toi le café ! A lui le thé et le quinquina ». Paradoxe : c'est Dorgelès, partisan du système colonial (et non Malraux, malgré sa réputation d'anticolonialiste), qui prend le mieux la mesure de la sombre réalité vécue par les Moï. Titre du dernier chapitre de Dorgelès : Tombeau de la race Moï. Ce ne sont pas les événements de ces dernières années qui le démentiront.

«Je ne reconnais rien !» déclare, en 2006¹⁹, Georges Condominas, qui révéla par ses écrits «une civilisation originale, aux mode de vie inchangé depuis des millénaires». Revenant, 60 ans après, à Ban Me Thuot, devenue capitale du Robusta, l'ethnologue ne retrouve que la demeure de l'ancien Résident Sabatier. C'est un écomusée.



¹⁹ Rapporté par E. Biétry-Rivière, «Le Vietnam met au pas ses minorités», *Le Figaro*, 6 juillet 2006.